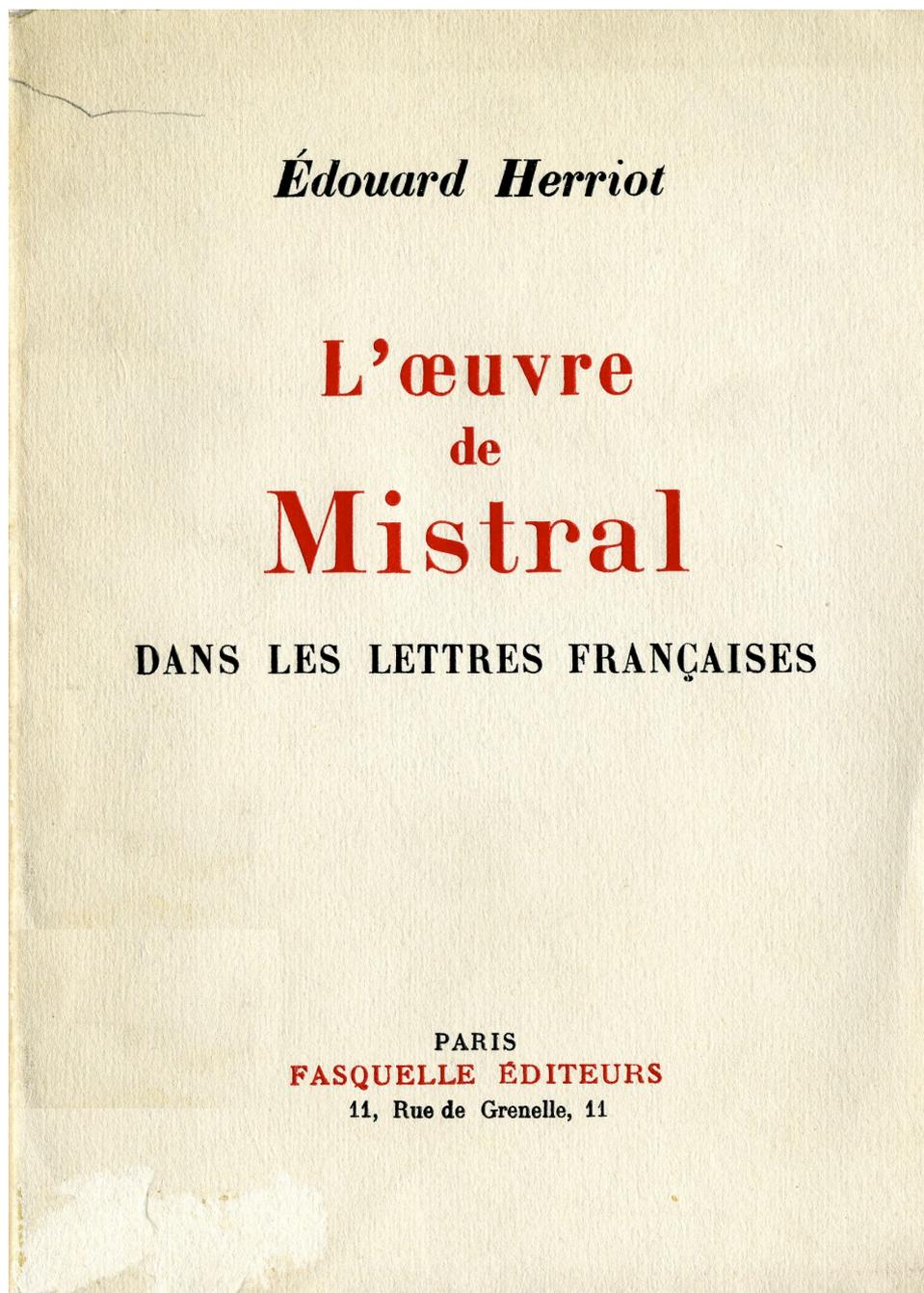


*Édouard Herriot*

**L'Œuvre de Mistral**

**DANS LES LETTRES FRANÇAISES**



PARIS  
FASQUELLE ÉDITEURS  
11, Rue de Grenelle, 11

*Conférence prononcée à l'occasion du Centenaire de Frédéric Mistral, le 14 septembre 1930 dans la grande cour d'honneur du Palais des Papes en Avignon*

MESDAMES ET MESSIEURS,

Dans l'instant même où je répons à l'invitation des Mistraliens d'Avignon, j'éprouve le sentiment qui troublait si fort la charmante Nerte, lorsqu'elle aperçut la Cité du Gerfaut, la Capitale des Pontifes-Rois, au temps où tant de Nations "buvaient au Rhône", lorsque votre Ville, peuplée d'habitations princières, coiffée de ces toitures à tuiles qui lui donnent avec certains quartiers de Rome tant de ressemblance, s'animait au carillon de cent clochers. Et voici le palais de Jean et de Benoît, le Vatican français, le Château des sept tours que nous avons connu, jadis, abandonné ou du moins négligé et qu'aujourd'hui d'intelligents efforts ont libéré pour la joie de nos esprits. Je me rappelle, comme chacun d'entre vous, le récit de Frédéric Mistral lui-même, dans ses Mémoires, lorsque, parti de Maillane pour venir s'instruire dans la pension de M. Millet, il découvrit les remparts alors à moitié ruinés, les fossés pleins de décombres et ces rues dont il nous a laissé plusieurs pittoresques descriptions.

Ce décor lui-même est bien fait pour donner des conseils de prudence. Mistral appartient, par privilège, à la Provence, et c'est la vérité que ne saurait oublier un étranger. On ne peut le séparer, si peu que ce soit, de cette région d'oliviers et de cyprès sur laquelle bleuit la chaîne des Alpilles, de ce Mas du Juge où il naquit, de ces paysans « ménagers » dont il nous a fait connaître les mœurs, à la fois aristocratiques et pastorales. Depuis quelques années, nous avons célébré bien des centenaires, peut-être un peu pour nous consoler de ne plus voir parmi nous de puissantes personnalités comme celles qui ont dominé le siècle dernier: Chateaubriand, Hugo, Lamartine. Mais le cas de Mistral est unique; on ne peut ni le goûter ni le comprendre si l'on ne suit le poète en formation, jusque dans son enfance, au centre des paysages et des scènes qui ont imprégné son imagination, déterminé jusqu'à son inconscient. C'est à vos compatriotes provençaux qu'il appartient de nous conter cette genèse et l'éducation assez spéciale qui se donnait à Saint-Michel-de-Frigolet, dans les vignes bien plus que dans les classes, sous les averses d'or du soleil.

Un écrivain de cette valeur, un poète qui appartient désormais à la littérature régionale et à la littérature universelle, il s'est créé, semble-t-il, par la conjonction d'instincts spécialement vifs, sains et purs, avec une culture classique sur laquelle il a lui-même trop peu insisté. Nous devons nous souvenir qu'il fut un des meilleurs élèves du Collège royal d'Avignon, lorsqu'il y connut pour la première fois Roumanille. A son tour, il devient l'un de nos classiques. Mais nous ne saurions oublier, sans risquer de le défigurer, qu'il a voulu, lorsque, tout jeune encore, il commença d'écrire *Mireille*, raviver dans sa Provence bien-aimée le sentiment affaibli de la race, s'insurger contre l'insuffisance des instructions livresques, braver,

ainsi qu'il le dit dans ses *Olivades*, l'école et le gouvernement, montrer que l'on peut faire entrer toute la poésie dans une œuvre de caractère purement local; à ce titre, il vous appartient.

*Mireille* est un poème spontané. Loin de ce Paris qui fut, après Versailles et après Lyon, le foyer commun de tous nos écrivains, Mistral découvre ou restaure un autre foyer. Voilà bien l'espèce de miracle qu'il convient de respecter et c'est ce qui nous rendra timide pour apprécier ou même définir une œuvre où, mieux que nous, vous retrouvez la part de l'inspiration locale, l'ombre légère des vendangeuses et des oliveuses, le souvenir du cousin Tourrette, du bûcheron Siboul ou du voisin herboriste Xavier.

L'action de Mistral est, tout d'abord, une sorte d'événement historique. Elle reprend une tradition qui s'était brisée au XVI<sup>e</sup> siècle et, si l'on veut donner une date précise, en cette année 1526 où François 1<sup>er</sup> rend obligatoire, dans les actes publics, l'emploi de la langue française. Elle nous ramène au temps où la poésie des troubadours avait donné à la langue provençale une véritable universalité et créé, sous l'influence des mœurs très douces, en des milieux de vie heureuse, dans le rayonnement de cours élégantes, une littérature finement civilisée, lumineuse, spiritualisée, souvent savante, et toujours rafraîchie à la source antique. Sur l'horizon de votre histoire, au lointain, avant la réunion de la Provence à la Couronne de France, nous voyons se lever les ombres aimables de poètes que l'on a trop souvent représentés comme des errants, parce qu'ils confiaient leurs œuvres à des jongleurs, mais qui, en vérité, étaient fortement attachés à quelque coin de la terre provençale et qui, la cigale d'or au chapeau, y cultivaient ces vertus de courtoisie, de chevalerie, si sensibles encore dans votre Seigneur de Maillane.

\*

\* \*

Mais, d'abord, Mesdames et Messieurs, Mistral a entendu la Provence au sens large. Ou, plutôt, c'est toute la Vallée du Rhône qu'il a voulu chanter. Le fleuve auquel nous n'avons pas su encore, pour notre grande honte, restituer toute sa splendeur passée; cette magnifique voie d'eau que l'empereur Auguste comparait, jadis, pour son utilité, au Nil et qui transporta jusqu'au cour de la Gaule les trésors de plusieurs civilisations; ce Rhône où le vent poussait les tartanes comme un berger presse son troupeau, il l'a célébré dans une œuvre qui est au rang de ses plus hardies. Il en a vu la vivante unité et c'est de Lyon qu'il a fait partir ses Condrillots, héros musclés et gaillards, au visage patiné comme un bronze. Il nous a fait entendre de nouveau les cris de nos marinières: "Empire, Royaume".

Il a recueilli les graves plaisanteries que leur lançaient, pour railler leurs culottes de cuir, nos canuts de la Croix-Rousse et décrit les joutes de nos marinières. Il a pleuré, en termes émouvants, le triste abandon de notre Rhône, *autrefois, ruche énorme,*

*pleine de bruit et d'œuvre, aujourd'hui, mort, muet et vaste.* C'est en relisant les premiers chants de son poème que nous avons, avant la guerre, conçu le projet, si tôt ruiné, de rendre à notre fleuve son ancien prestige, d'y attirer les voyageurs; et je ne me rappelle pas sans reconnaissance les encouragements que Mistral avait donnés à cet effort. Lyon, dont il a peint, en un seul vers, les grands quais aux rives désertes, lui doit un souvenir, et c'est cet hommage que, tout d'abord, comme aux fêtes de 1909, j'ai voulu lui apporter.

Il y a plus. Poète provençal, poète régional, chantre du Rhône, Mistral est à nos yeux beaucoup mieux. On ne méprise pas impunément les Académies, les Salons et toutes les boutiques où se fabrique la gloire. A part Lamartine qui noua de si bon cœur à sa barque le premier bouquet, il semble que nos grands hommes ne soient venus à lui qu'avec une sorte de condescendance et de parcimonie. J'en fus choqué, lors du Cinquantenaire de *Mireille*; je le suis encore. On l'a réduit à une seule œuvre; lui, cependant, campé sur sa terre paysanne, il défie la mode qui passe et dresse en pleine lumière sa durable personnalité.

Quelque intérêt que nous prenions au premier recueil des troubadours renaissants, quelque admiration que nous professions pour Aubanel ou Roumanille, pour tous les gracieux poètes assemblés dans Arles en leur Congrès de 1852, ce qu'il nous faut dégager, c'est comment un Mistral parvient sans peine à dominer tous ses émules. Vers cette époque, la poésie régionaliste surgit en plusieurs points de la France, en Languedoc avec Jasmin, en Bretagne avec Brizeux.

Mais, lorsque Adolphe Dumas, poète vauclusien lui-même et auteur d'un recueil de vers sur la Provence, publié vers 1840, vient découvrir dans son village le créateur de *Mireille*, — car il faut lui laisser cet honneur, — ou, lorsque l'auteur des *Méditations*, en 1859, lui donne, d'un seul coup, la plus haute consécration qu'un lyrique pût souhaiter, l'un et l'autre, celui-là de toute sa bonne volonté, celui-ci avec son génie, ils sentent bien que, née parmi les habitants des Mas et les pâtres, écrite pour eux entre les peupliers et les saulaies du Rhône, — ces mêmes saulaies que, jadis, Maurice Scève avait chantées — l'œuvre nouvelle est destinée à prendre place parmi les chefs-d'œuvre de la littérature universelle et que *Mireille*, l'enfant de quinze ans, se fixera dans l'imagination des hommes au même titre que Béatrice ou Laure.

Pour nous rendre compte, à notre tour, Mesdames et Messieurs, de la nouveauté qu'apportait dans les Lettres, en 1859, ce chef-d'œuvre d'un écrivain de vingt-neuf ans, rappelons à grands traits ce qu'était devenue notre poésie. Le lyrique au grand cour qui imposait Mistral à l'attention publique, naguère si glorieux, se débattait parmi les misères de l'obscurité et de la gêne; dans quelques mois, il allait être obligé de vendre sa terre de Milly et le domaine seigneurial de Monceau. Une secrète intimité ou — pour mieux dire — une harmonie unissait au Chantre de la Crau et des guérets étoilés d'aurioles le poète désabusé qui, dix ans plus tôt, avait écrit en marge d'un vieux Pétrarque l'élégie de la Vigne et la Maison; assis au pied du cep vivace, pendant les vendanges d'un octobre mélancolique, Lamartine regardait les ombres s'étendre d'heure en heure sur le gazon de la demeure chère à sa jeunesse et sur sa

propre vie. Hugo, en pleine force de son inspiration, venait d'achever les *Contemplations* et sculptait les vers immortels de Booz endormi; dans son exil, il recevra le présent de *Mireille*, enveloppé du compliment le plus émouvant. Vigny s'était enfermé dans le manoir familial du Maine-Giraud. Il était mort, le délicieux créateur de *Perdican* et de *Rosette*! Banville avait rimé ses *Odes funambulesques* et ses *Odelettes*. Leconte de Lisle se limitait aux recherches de la forme pure, et lui aussi, réagissant dans ses vers contre le désordre de sa vie, Charles Baudelaire traduisait en un recueil d'une force concentrée, vigoureuse, les contrastes entre ses ardeurs spirituelles et les incidents d'une vie constamment déchirée par l'aventure.

Or, voici que, tout à coup, des collines provençales, du pays des genièvres, des cyprès et des grands pins, de la Camargue imprégnée de sel, du fleuve aux reflets roses, une jeune voix se fait entendre, naïve et pénétrante comme un son de chalumeau. Le titre même que le poète avait choisi était un charme. On me communique une lettre sans date où Mistral s'explique ainsi: — *Je trouvai le nom de Mirèio ( que j'ai traduit en français par Mireille ) dans un dicton populaire relatif à une héroïne inconnue dont il ne restait que le nom: la belle Mireille et Mireille mes amours. Je suis convaincu que ce nom n'est autre que le nom de Marie, en hébreu Miriam, provençalisé en Mirèio dans les familles juives de Provence.*

Au milieu d'une production française si riche et si variée, dans un groupe d'hommes exceptionnels, Mireille s'imposait par son ingénuité. Ce n'est pas vainement que Mistral se réclame d'Homère, et de la tradition classique (*Umble escoulan dóu grand Oumero*) qu'il lui emprunte ses invocations, ses comparaisons, ses incessantes descriptions de nature, son goût pour les chants dont s'entrecoupe le récit. Mais comme elle est légère, la main qui dessine ces treilles, ces blancs vergers, ces eaux fraîches, ces nuits claires, qui peint ces jeunes figures, à la manière d'un Fra Angelico, couvrant de ses peintures à fresque les murs de son couvent! Non, dans toute notre éclatante floraison lyrique du XIXe siècle, sauf peut-être chez Lamartine, on n'avait pas encore traduit avec cette simplicité ce qu'il peut y avoir de passion dans l'innocence; le chant II, le chant XII de *Mireille* apportaient jusqu'à Paris, dans le bercement des strophes provençales, un art vraiment nouveau pour notre pays et pour ce temps, un art où la recherche semble n'avoir aucune place. Je ne pense pas céder à une illusion en avançant que la déclaration d'amour de Mireille ne peut être comparée qu'à celle de Francesca. L'imagination du jeune lyrique multiplie les épisodes et les paysages; certaines descriptions comme celle de la transhumance font songer à Virgile ou à Lucrèce. Mais jamais cette unité ingénue du poème n'est rompue.

C'est bien un miracle provençal, le même miracle que nous observons, par exemple, dans l'histoire de la récente peinture française.

Lorsqu'un artiste robuste comme Van Gogh quitte son pays de Hollande pour venir s'installer dans Arles, vers 1888, on voit son talent qui se transforme, qui se simplifie et s'éclaire. Mais, dans les œuvres qu'il produira désormais, dans son évocation des Alyscamps, dans sa tragique maison de la Crau, dans son idylle du Cyprès et de

l'Arbre en fleur, dans ses portraits et, par exemple, dans la belle image expressive et méditante de Madame Ginoux, l'Arlésienne, jusque dans ses esquisses tracées au roseau taillé, — comme au reste dans les peintures de Renoir établi à Cagnes, — on sent, sinon l'effort, du moins l'application. Un véritable Provençal échappe à cette contrainte. Tout en relisant *Mireille*, je songe à Cézanne, travaillant sous un grand pin, par un jour de fin d'été, dans la campagne d'Aix, tel que nous le décrit Joachim Gasquet. On voit l'ouvre qui naît lentement, dans une claire harmonie, sous le feu du soleil. D'un geste symbolique, Cézanne unit ses doigts et commente lui-même sa création.

— *La nature est pareille à nous, dit-il; je ne fais que joindre ses mains errantes. Ses tons, ses couleurs, ses nuances se rapprochent; ils font des lignes; ils deviennent des rochers, des objets, des arbres sans que j'y songe.*

*L'artiste n'est qu'un réceptacle de sensations. L'art est une harmonie ainsi que la nature. L'artiste, au sein des champs, vibre comme un écho. Le métier n'intervient que pour obéir.*

Et la plaine vaste et claire se transporte sur la toile, comme si le peintre n'était que la conscience de cette nature débordante de vie, parfumée de *l'odeur verte des prairies* et de *l'odeur bleue des pins*. Les collines de Saint-Marc s'infléchissent. L'âme de Racine ou de Poussin semble revivre.

— *Les grands pays classiques, nous dit Cézanne, — notre Provence, la Grèce et l'Italie, tels que je les imagine, — sont ceux où la lumière se spiritualise.*

Et c'est ainsi qu'à force de géniale humilité, ce peintre et ce poète s'introduisent sans le savoir dans la famille des classiques universels.

La supériorité du poète, c'est qu'il dispose du temps, de la lente succession des strophes pour encadrer dans une série de tableaux son ingénu poème d'amour. Même simplicité dans la composition que dans la description pure. A travers le cortège des légendes et des épisodes, l'unité du sujet ne sera jamais brisée.

Mistral tresse son récit comme Maître Ambroise sa corbeille. Une épopée, a-t-on dit? Non, le mot est bien trop pédant pour définir cette œuvre avant tout si humaine, où toute la jeunesse du poète lui-même frémit dans cette évocation de l'amour passionné d'une jouvencelle. Permettez-moi d'exprimer, Mesdames et Messieurs, mon regret qu'une œuvre de cette qualité ait été réduite pour la scène. Je la place beaucoup plus haut. Le chant XII de *Mireille* est digne de soutenir les comparaisons les plus redoutables. Mistral élève nos pensées jusqu'au poète qui, lui aussi, a chanté la Ville d'Arles,

*Si come ad Arli, ove Rodano stagna,*

à celui qui a connu et fréquenté l'autre versant des Alpes. Vincent le Vannier, lorsqu'il se hâte vers les Saintes, fait surgir dans nos mémoires les vers si pénétrants du Purgatoire encadrés par le décor de la mer, *il tremolar della marina*. Avec moins de préoccupations théologiques, historiques ou politiques, l'art est le même. Au chant

VIII du *Paradis*, vous souvient-il de ce passage dont la traduction conserve si mal l'accent?

— *Tu m'as beaucoup aimée et tu savais bien pourquoi; car, si j'avais séjourné plus longtemps sur la terre, je t'aurais montré de mon amour plus que les feuilles. Cette rive gauche que baigne le Rhône, après qu'il s'est mêlé à la Sorgue, m'attendait un jour...*

Qui parle ainsi? Est-ce le vieux Dante ou Mireille mourante, adressant à Vincent son adieu d'amour? Nous touchons aux raisons mêmes de ce culte qui met en fête présentement toute la Provence. Je ne consens pas à séparer Mireille et la *Vita Nuova*; à Dante, qui du latin officiel et mort dégage l'italien vivant, je compare ce Provençal qui, l'unité de la patrie française maintenant assurée, veut recréer la langue provençale. Dans les deux cas, la théorie s'appuie sans délai de l'exemple; l'exemple est éclatant.

\*

\* \*

Cette comparaison, du moins, rattache les deux poètes à la même famille, à cette famille qui compte aussi Pétrarque parmi ses enfants; elle se justifie mieux si l'on considère l'ensemble de l'œuvre produite par Mistral. Le succès même de sa *Mireille* lui a causé quelque tort; elle était la fleur de son printemps; cependant, *Calendal* est le fruit éclatant de sa maturité. Cette fois nous sommes transportés parmi les câpriers et les figuiers de Cassis, sous les hauteurs de la Gardiole, près de la fée Estérelle et d'un adolescent de vingt ans. Sauf erreur de ma part, Mistral a pris l'un au moins de ses personnages, celui de la Fée, dans les récits d'un vieil archéologue français, de ce Louis Millin qui, au temps de la Révolution, se faisait appeler Eleuthérophile, ou l'Ami de la Liberté, ce qui ne l'empêcha pas, d'ailleurs, d'être jeté en prison. Mais, une fois de plus, comme l'abstraction légendaire s'anime! La légende et aussi l'histoire des Baux, cette histoire qui, jusqu'au milieu du XVIIe siècle, se mêle à l'histoire de la Provence. Il faut accorder que le sujet n'a rien de bien original et qu'il sert surtout de prétexte à ce créateur dont le lyrisme semble inépuisable. Le vrai personnage de *Calendal*, c'est la Provence elle-même, dans tout son passé et dans toute sa splendeur vivante.

— *Ame de mon pays, — s'écrie Mistral, — âme éternellement renaissante, âme joyeuse et fière et vive, qui hennis dans le bruit du Rhône et de son vent, âme des bois pleins d'harmonie et des calanques pleines de soleil, âme pieuse de la patrie, je t'appelle, incarne-toi dans mes vers provençaux.*

Ah! comme elle a répondu à cette invocation, la petite patrie si bien connue et, elle aussi, tant aimée! Comme ce voyage de *Calendal* à travers la Provence nous repose des courses romantiques à l'abîme ou des chevauchées de Walkyries!

Dans une lettre du 28 janvier 1905, que l'on veut bien me communiquer, le poète définit son nom. Il vient, écrit-il, de *Ministeralis*, qui a produit *Mistral*, signifiant *bailli*, représentant du Seigneur en Dauphiné qui était divisé en mistralies. Le premier magistrat judiciaire du canton des Grisons s'appelle encore *lo Mistral*, et *lo Mistral* était le nom officiel du fameux Gessier de *Guillaume Tell*. Fierté légitime. Depuis *Mireille* Mistral est devenu le Seigneur spirituel de la Provence. Nous ne la voyons plus que par ses yeux.

Des vols d'oisillons et d'abeilles; les terres disposées en autels et protégées par les murs de pierres sèches; ces paysages où, comme en Grèce, les yeux distraits ne voient rien, mais où l'esprit d'un Français selon la race découvre tant de merveilles; ces terres sur lesquelles Barrès, à son tour, écrira les pages inoubliables du printemps à Mirabeau; l'éclat rouge d'une grenade au bord d'une vigne ou sur la terrasse d'argent des oliviers; des rivières pleines de caprice; le moindre objet sculpté dans la lumière par les dons prodigues du soleil; le pin sous son ombrelle latine et, plus encore que les détails de la nature elle-même, ce rayonnement plein de parfums et de murmures où se rejoignent des bruits d'insectes et de brûlantes odeurs; l'obsession du romarin et ce subtil encens qui monte des bruyères; la douceur des nuances blondes avivée par la tache d'un rocher roux; par places, la mer entrevue dans une échancrure des falaises; cette mer bienveillante et sociable que diamantent des étincelles; tous ces signes de la Provence et bien d'autres, Mistral les a multipliés dans ce poème copieux où les marins tiennent la même place que, dans *Mireille*, les pâtres, où le poète entend marquer fortement la parenté qui l'unit aux anciens troubadours amoureux et mystiques, où les épisodes paraîtraient parfois traités avec trop de complaisance, si l'auteur de *Calendal* n'avait pas voulu doter son pays d'une sorte de Bible provençale, lente comme un roman de chevalerie, ou comme un voyage à la voile, mais toujours fidèle à sa secrète unité et ramenant ses chants successifs à la même idée centrale qui est l'exaltation de la Provence, selon le rythme qui ordonne les paysages les plus variés et les discipline sous l'autorité du Mont Ventoux.

Ainsi, pendant plus d'un demi-siècle, l'admirable source lyrique n'a cessé de se répandre. Autre aspect de sa personnalité: ce poète spontané, solidement armé de culture classique, se montre un styliste, un linguiste sans reproche; son premier exercice fut de traduire Virgile et l'on s'en aperçoit à sa perfection sereine; on s'émerveille que son long effort pour doter l'idiome provençal d'un dictionnaire n'ait pas, malgré tant de science, fané son inspiration. Dans ce recueil des *Iles d'Or*, qui fait songer aux sous-bois de Porquerolles, à ses vallons, à ses sentiers, c'est un charme de le voir lutter de précision avec Horace ou Pétrarque sans que jamais sa propre pensée perde sa fleur. On sacrifie trop volontiers ses dernières œuvres, celles qu'il produisit dans les vingt dernières années du récent siècle. Ne commettons pas cette injustice.

Je comprends, pour ma part, qu'il ait voulu écrire sa *Reine Jeanne*.

Elle nous reporte au grand siècle d'Avignon, à l'âge d'or du Comtat, au temps de Benoît et de Clément, au temps où s'élèvent peu à peu ce palais, ses tours, ses jardins et ses oratoires. Les premières lueurs de la Renaissance se discernent dans une société qui entend désormais enrichir des prestiges de l'art non plus seulement les manifestations de la foi religieuse, mais toutes les formes de la vie. Cette vie elle-même bouillonne de passion et de tumulte. Et Jeanne, accusée d'avoir épousé l'assassin de son mari, se réfugiant en Provence, elle-même tuée par quelque vengeur, mais, au milieu de tous ces drames, représentant et encourageant le culte de la beauté, nous donne l'image la plus expressive de cette période violente. De même que *Calendal* résume tous les paysages de la Provence, l'histoire de la *Reine Jeanne* domine tout son passé. Pour son prestige, pour son ardeur à réformer les abus, pour sa libérale sagesse, elle demeure le plus populaire des symboles. Avec quelle ferveur, avant d'entreprendre sa tragédie, Mistral a rassemblé tous les éléments de sa résurrection! Plus on fréquente cet esprit et plus on admire l'étendue de ses horizons. Lyrique certes et lyrique avant tout mais aussi apte aux synthèses de l'histoire qu'aux minuties de la linguistique.

Même si la *Reine Jeanne* semble surtout un essai, même si l'on y regrette l'importance trop grande donnée à la partie napolitaine du drame et l'excessive réduction de la partie provençale, l'œuvre complète le triptyque dont *Calendal* et *Mireille* figurent les deux premiers volets.

Malgré bien des lacunes, puisque nous avons seulement cité *Nerto* et le *Poème du Rhône*, si nous avons fidèlement suivi, dans son développement essentiel, l'œuvre de Mistral, elle nous apparaît maintenant en ses proportions exactes. Elle n'a été ni jugée à sa valeur, ni mise en la place que l'avenir lui assignera. Elle a souffert de la popularité d'un poème qui a concentré sur lui l'admiration publique. Un Français qui connaît seulement *Mireille* me semble assez pareil à celui qui, de Racine, aurait lu seulement *Andromaque*. Le livre si intelligent d'Albert Thibaudet sur l'homme, que suivra bientôt un volume sur l'œuvre, vient à propos pour aider notre jugement. Un poète de plein air et de soleil; un poète paysan qui, jusqu'à son dernier jour, demeurera fidèle à sa foi terrienne, à son amour pour ceux qui font le pain et le vin; le don, le mystérieux privilège; la sensibilité qui, dans un pays où tout est nuance, discerne le moindre reflet; une imagination constamment active mais contenue par les instincts mesurés de la race; une influence antique et surtout virgilienne qui conseille à l'adolescent de dix-huit ans la traduction des *Géorgiques*; le travail, beaucoup plus de travail qu'on ne serait tenté de le croire lorsque l'on observe cette production largement espacée, mais un travail de lente maturation qui fait croître l'œuvre comme un fruit; le sens de la grandeur; un besoin de transporter dans la création littéraire cette noblesse simple qui est dans sa personne; le goût de l'ordre latin; une longue patience pour forger d'abord l'instrument, la langue et le vers; et, maintenant, à partir du jour où *Mireille* est née, l'âme d'un homme confondue avec l'âme de toute une province, par le plus bel exemple que l'on puisse citer de poésie pure; cette entreprise immense, conçue non pas, ainsi qu'on l'a soutenu parfois, comme un autonomisme fanfaron, mais, dans l'harmonieuse idée française, comme un enrichissement par la liberté; pour résultat, le rétablissement des liens qui unissaient par la langue d'oc les

vieilles nations romanes; des ambitions plus vastes encore, l'espoir de réconcilier un jour les peuples dans la *grande félibrée* de la paix: si l'on dépouille cette magnifique histoire des anecdotes parasites ou des inutiles faits divers ou même de quelques fâcheuses cérémonies, il n'en est pas de plus éclatante. Je place Mistral, pour ma part, en dehors et au-dessus de querelles que je veux ignorer. Je n'ai rien dit de sa bonté, bien qu'une phrase de lui m'enchaîne à sa mémoire: « Nous avons fait route avec les pauvres; c'est avec eux qu'il faut rester. » Et, librement, simplement, comme l'humble Calendal priant la fée d'accepter ses naïfs présents, je lui apporte de Lyon la Romaine une offrande peut-être maladroite, mais où j'ai mis, du moins, tout ce que j'ai pour lui d'admiration et de respect.

**Edouard Herriot**

**© CIEL d'Oc – Avoust 2013**